

Transcription de l'entretien avec François BRUNET

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 22 mars 2012

[0'00"00] – Origines familiales

François Brunet : Mon nom, c'est Brunet, mon prénom, c'est François. Je suis né le 11 juin 1941, ici, dans la maison, au 20 rue Alsace-Lorraine. Mes parents ont acheté un fonds de commerce de charcuterie en septembre 1931. Ils sont restés jusqu'à la retraite et j'ai pris la suite. Ils étaient de Louisfert, un petit pays, près de Chateaubriand.

Cécile Liège : Et comment ils sont arrivés ici ?

FB : Ça a été le hasard. Ils ont cherché un fonds de commerce et il s'est trouvé qu'il y avait un fonds de commerce à vendre rue Alsace-Lorraine, ils l'ont acheté. Sans connaître personne, ils sont venus comme ça. Mon père aurait voulu aller à Tours mais le père de ma mère n'était pas chaud. Parce qu'à l'époque, les moyens de transport, ils auraient jamais vu leurs enfants. Tandis que Nantes, c'était pas très loin. Beaucoup s'étonnent que je suis resté rue Alsace-Lorraine, mais je suis bien logé, j'ai tout ce qu'il me faut. Je vois pas pourquoi je partirais.

[0'01"25] – Enfance à Pont-Rousseau

FB : Je suis allé à l'école à Saint-Paul, et comme j'étais pas un élève très discipliné, mes parents ont décidé de m'envoyer en demi-pensionnaire à Nantes, à l'école Saint-Pierre. Ils m'avaient promis que si ça n'allait pas mieux, ils me mettraient pensionnaire à l'abbaye de Chantenay. Là, ça a été, après. Mais nous, en sortant de l'école, on jouait... Les premières cigarettes, Passage Launay, à huit-neuf ans avec les copains. J'étais le plus jeune de tous les gars du quartier à l'époque. J'ai commencé à fumer de bonne heure, mais ça ne m'a jamais passionné, donc je n'ai jamais vraiment fumé. J'étais pas casse-cou, mais les gars nous entraînaient, si vous voulez, un peu. Alors on a fait des bêtises où il y avait Popaul Pavageau [PHON], qui avait piqué chez sa mère des craies et on avait fait des craies en revenant de l'école. Et à la bonnèterie Luneau [PHON], le portail venait d'être repeint et on avait rayé le portail. Alors le directeur était venu et en avait parlé à mon père, c'était un copain. A l'époque, tout le monde était amis, enfin il y avait des ennemis bien sûr, mais il y avait une solidarité. Surtout après la guerre, les gens étaient très solidaires. Du coup, mon père, évidemment, il m'a pas fait de compliment, on s'est tous fait engueuler. Il y avait le fils Florence [PHON], le bâtiment que j'ai acheté en viager que j'ai payé 32 ans (rire). Et il y avait les gars Amand [PHON]. Alors on se trouvait tout une équipe. Alors mon père qui était copain avec des gendarmes de Rezé, il a monté un coup, je l'ai compris bien longtemps après. Et puis j'ai été rue Pierre-Brossolette et j'ai été enfermé dans un cachot. Alors mon père, soi-disant, allait discuter l'affaire avec les gendarmes, mais ils étaient en train de prendre un verre à la gendarmerie. M'ont laissé peut-être une demi-heure, j'ai trouvé le temps long.

[0'03"49] – Vie de quartier autrefois

FB : Il y avait une vie de quartier ici. Il y avait des gens qui étaient ennemis, d'autres ennemis. Il y avait par exemple des gens qui ne venaient pas acheter de la charcuterie chez mes parents. Parce qu'ils aimaient pas ma mère ou mon père, mais il y avait des... les gens étaient très solidaires. Le soir, les hommes allaient au bistrot prendre un verre de vin et discuter de choses et d'autres. Mon père allait tous les jours au bistrot. Le soir, c'était réglé comme un cahier à musique.

CL : Et puis vous, vos copains ?

FB : C'étaient les copains du quartier, nous ! On a joué sur le boulevard. Parce que j'ai connu le Boulevard à se faire. Il y avait des wagonnets, le soir. On allait jouer dans les wagonnets quand les ouvriers étaient

partis parce qu'ils avaient des wagonnets pour mettre les pavés. Le boulevard a dû être fait en 47 ou 48. Parce que la suçeuse de sable a été emmenée en 36. Mais il y a eu la guerre et tout a été retardé. On jouait sur le sable. Et l'immeuble qui était à côté de mon jardin, il était pas construit. Il a été construit dans les années 56-57, on disait, on va jouer sur le sable. On jouait aux indiens et aux voleurs, et tout ça. Et ma femme qui habitait l'immeuble qui est là [me montre la maison à côté de la sienne], sa mère pouvait la surveiller de sa fenêtre, elle voyait les enfants. Ma femme habitait le 22. On se faisait des « coucou » par la fenêtre.

[0'05"53] – École libre – école laïque

CL : Vous étiez à l'école Saint-Paul, une école privée, c'était un choix de vos parents ?

FB : J'étais à l'école des Frères. C'était un choix de mes parents sans doute. Ma mère était très... limite bigote, quoi. Mon père, non, mais ma mère si. Mais par contre mon père il s'occupait des amicales laïques, quand il y avait des kermesses, mon père prêtait des véhicules qu'il avait pour les stands. Ça évitait aux gars, comme l'AEPR, de changer les stands. Mais il allait aussi bien aux kermesses du clergé, c'était pas un problème. Mon père était très libéral. D'ailleurs, à ses obsèques, il avait des copains anticléricaux qui étaient restés dehors. C'est vrai que l'église était pleine. Mais enfin ceux qui ne voulaient pas... il y avait Pierre Martin, qui est décédé il y a quelques années, qui s'occupait de l'Amicale de l'Ouche-Dinier, qui a été président, qui a sa salle, la salle Pierre-Martin, à l'Ouche-Dinier, eh bien Pierre Martin était aux obsèques mais il est pas rentré dans l'église. Mais c'était pas un problème. Mon père il allait aussi bien avec un franc-maçon qu'avec un bigote de l'église. C'était pas son problème.

CL : Et vous en tant qu'enfant, vous avez des souvenirs de cette rivalité entre école publique et école privée ?

FB : Ah oui. J'ai pas connu longtemps ça ici parce que je suis pas resté longtemps à l'école Saint-Paul. Je suis parti à neuf ans de l'école Saint-Paul. Après j'étais à l'école Saint-Pierre. Mais on voyait bien, quand on revenait, si on passait rue du Moulin, les gars de l'école laïque nous gueulaient dessus. Mais, bon, j'en suis jamais venu aux mains pour des histoires comme ça, c'étaient des conneries quoi.

CL : Vos copains du quartier, ils étaient à l'école Saint-Paul aussi ?

FB : Oui. Les Florence, pourtant qu'étaient pas du tout religieux, ils les avaient mis chez les frères à Saint-Paul. Mais ça arrangeait le père Florence [PHON] aussi d'être dans le truc parce qu'avec les communions, les machins, ça faisait des clients, fallait bien voir. Et puis après, les gars Florence [PHON] sont partis à l'école laïque de la Ripossière. Bernard était à l'école des frères, Popaul Pavageau [PHON] aussi. Il y avait Jean-Claude Gareau [PHON] mais il est parti de bonne heure à Mangin quand les grands immeubles se sont montés. Il y avait plus dans le quartier de gosses qui allaient à l'école libre qu'à l'école laïque. Dans notre rue, hein. Je dirais bien les deux-tiers.

[0'09"08] – Enfance à Pont-Rousseau II

FB : C'était un quartier vivant. En plus on était une équipe de jeunes alors ça entraînait. J'étais le plus jeune, avec Jean-Claude Gareau [PHON], alors c'est vrai que les plus vieux nous entraînaient à faire des bêtises. C'est normal, on envoie toujours les plus sots aux prunes. Il y a des gens que j'ai perdu de vue, mais avec Bernard Armand [PHON], on se reçoit toujours. [Raconte un petit conflit avec son ami à propos de la rue à l'époque où elle a été mise en sens unique].

[0'10"05] – Histoire des commerces de Pont-Rousseau

FB : On avait fait une manif avec tous les commerçants du carrefour. Parce que l'ingénieur des Ponts et Chaussées avait voulu nous faire un... fallait remonter jusqu'à la Poste pour remonter rue Alsace-Lorraine, c'était un truc de fou quoi ! Parce qu'ils avaient supprimé le « tourner-à-gauche » au carrefour de Pont-Rousseau. C'est en 77. Alors avec Bernard on a été en froid. Parce qu'il y avait l'opticien, qui est toujours là d'ailleurs, le pharmacien du carrefour, et l'horlogerie-bijouterie Lonneau [PHON]. Alors les autres lui ont foutu de la pommade, ils venaient lui chercher des gros gâteaux, il s'est fait avoir, quoi. On s'est fâché pour ça. Parce que je lui ai dit : « tu vas l'avoir dans le dos, la rue va se casser la gueule ». Bon, elle serait morte la rue aujourd'hui, parce qu'avec les supermarchés, le commerce a changé. C'est une révolution qu'il y a eu dans le commerce. Mais à l'époque, on n'avait pas la rue du Pasteur Martin-Luther-King, donc le maire de Rezé, qui était à l'époque le père Plancher, il me dit : « Monsieur Brunet, les gens ils voudront venir chez vous, ils viendront ». J'ai répondu : « Attendez, si ils habitent rue Jean-Fraix, ils vont pas venir dans le cul de la rue Alsace-Lorraine pour remonter ». Alors Jacques Floch était à ce

moment-là, premier adjoint. C'est comme ça que j'ai connu Jacques Floch. Je le connaissais comme ça parce qu'il était client chez Bernard Amand [PHON]. Mais là, on s'est connu à cause de la rue.

CL : A quoi ressemblait cette rue avant et après-guerre ?

FB : Il y avait beaucoup de magasins. Les gens de la Haute-Ile venaient faire leurs courses rue Alsace-Lorraine. Parce qu'il y avait quand même rue Alsace-Lorraine, rue Félix-Faure, la place Pierre-Sémard, il y avait quand même un potentiel de... Alors la rue a commencé à en prendre un coup à l'ouverture du château de Rezé en 64. Les gens de la Haute-Ile, ils ont déserté la rue Alsace-Lorraine pour aller au Château. C'était nouveau, et puis il y avait un Suma à ce moment-là. C'étaient les premiers supermarchés. Le château de Rezé a commencé à nous limer de la clientèle.

CL : Avant cela, le cœur commercial de Rezé, c'était ici ?

FB : Il y avait plusieurs cœurs à Rezé. Vous aviez Pont-Rousseau, notre quartier, mais il y avait le quartier Saint-Paul aussi. Qu'est toujours resté commerçant. Il y avait quand même, à remonter, à partir de l'église Saint-Paul, il y avait pas mal de commerces, il y en a toujours quelques-uns quand même. Et qui allaient jusqu'à la Galotière, les Trois-Moulins. Il y avait plusieurs centres. Il y avait le bourg de Rezé où il y avait des commerces. Mais le coin de Pont-Rousseau, on drainait des clients de la rue Vigier plus haut, qui allait jusqu'à la Morinière. Vous voyez, ça... Il y a des gens de la Blordière qui venaient chez nous aussi. Mais une grande partie allait plutôt du côté des Trois-Moulins – Saint-Paul.

[0'14"12] – Les escaliers de la solidarité

FB : Mais la Haute-Ile, c'étaient des gros clients. Et ce qu'avait fait « chose », quand ils ont fait le boulevard, les gens de la Haute-Ile venaient et passaient souvent par le sable et atterrissaient dans l'impasse. Qu'était l'ancienne rue de Trentemoult. Parce que pour aller à Trentemoult, vous passiez par là autrefois. Moi j'ai pas connu parce que ça a été coupé en 36. Un jour, mon père, il y a des personnes qui s'étaient blessées. Et mon père connaissait André Morice, qui était ministre des Travaux Publics. Le maire de l'époque, Bénézet, voulait rien faire. Il savait, le maire, mais il ne voulait peut-être pas le dire, qu'il y aurait une station de relevage des eaux usées dans le bout de l'impasse, là. Et qu'il nous mettrait le tout-à-l'égout. Mon père a été voir André Morice. André Morice a dit : « *moi je ne peux rien faire contre un maire. Le maire est patron dans sa commune, si il donne sa démission, c'est trop grave* ». Par contre, il dit « *si vous voulez faire le boulot, moi je vais vous faire amener de la marchandise, des pavés, tout ça, et vous vous débrouillerez* ». Et les gens de la rue se sont mobilisés pour faire ces escaliers. Et après, ils ont été démolis pour faire la station de relevage des eaux usées mais la mairie a quand même laissé des deux côtés un escalier. Parce qu'à l'époque, vous ne pouviez pas passer autrement. Plus haut il y a l'église et la rue du pasteur Martin-Luther-King. C'était le chantier Reffé, ça. Les Reffé avaient un chantier, c'était une entreprise importante. C'étaient des gens avec beaucoup d'argent, c'était une belle affaire. Donc il fallait passer par le chantier Reffé, donc c'était pas possible. Donc fallait remonter par le carrefour. Donc les escaliers avaient été pour nous... Parce que les gens venaient à vélo. Qui avait une voiture ? Mon père avait une voiture mais il la sortait que le dimanche [raconte une anecdote dans laquelle son père a confondu la Dauphine de son ami avec la sienne mais ne s'en aperçoit que bien plus tard tellement il s'en sert peu]. Pour en revenir à la Haute-Ile, les gens de la Haute-Ile venaient, et comme il y avait eu des accidents, les escaliers avaient rendu service. Mais vous connaissez l'histoire des escaliers de la Solidarité ? Suite à l'entretien avec André Morice, André Morice a donc fait ce qu'il fallait. Et les gens se sont tous mis, que ce soient les commerçants, les ouvriers du coin, ils donnaient un coup de main. Mon beau-père a donné un coup de main. Il était à la Transat, ça n'avait rien à voir. Un monsieur, au bout de la rue, il était roulant-chemin de fer. Tout le monde a donné un coup de main. Alors donc ils ont fait l'inauguration de ces escaliers. Alors mon père avait comme copain un artiste qui était à Rezé, André Caillard, qui était carnavalier, qui connaissait bien Delrue. Et Delrue et Peignon se déguisaient [me montre une photo de l'inauguration des escaliers de la solidarité]. Il y a une rue Joseph-Peignon à Nantes. [Me décrit la photo et les personnes présentes]. Moi j'avais montré à Jacques-Floch et à Retière, ça [son dossier sur les escaliers de la solidarité]. Parce qu'ils ne connaissaient pas l'histoire. Jacques Floch est pas de Rezé. C'était du temps de la municipalité Bénézet et Bénézet a perdu les élections en 59 je crois. Et d'ailleurs des gens comme mon père avaient fait une campagne contre Bénézet, à mort, hein !

[0'21"42] – Le don de Reffé à l'église

FB : Justement, on parle des chantiers Reffé. Vous voyez, là [me montre une photo], c'est cassé, parce que les Reffé avaient laissé ça comme ça. Reffé avait tous les terrains sur le boulevard. Le grand-père Reffé a donné le terrain à l'évêché, là [indique l'endroit où se trouve l'église dans la rue Alsace-Lorraine]. Donné, vous m'entendez bien, pas vendu. Donné. Si bien qu'aux obsèques du grand-père Reffé, mon père y était et il était avec un de ses amis qui était missionnaire, un gars de la classe, quoi. Et le père Margueri [PHON] dit à mon père : « *Y'a même pas un représentant de l'évêché avec le cadeau qu'il a fait à l'évêché.* » C'est dingue, hein ? Parce que la rue du pasteur Martin-Luther-King devait faire partie, je suis pas sûr de ce que j'avance, du terrain que Reffé avait donné à l'Eglise. Ils ont dû toucher du fric de la mairie, ça, certainement. C'est du bon boulot, ça...

[0'22"53] – Loisirs d'enfants

FB : Comme il n'y avait pas de piscine à Rezé, l'été, on allait à la piscine de la Roche. On prenait nos vélos. On avait à peu près onze-douze ans. Et puis sinon, on allait à la pêche. Ça mordait beaucoup. Il y avait les abattoirs, alors mes parents ne voulaient pas manger le poisson, dans la Sèvre. Où il y a les nouvelles cliniques, il y avait les abattoirs de Nantes. Évidemment, tous les déchets des bestiaux allaient directement à la Loire. Alors il y avait des tas de poissons mais mes parents ne voulaient pas le manger. Y'avait pas que moi, il y avait les gars Florence [PHON]. On pêchait des gardons, des ablettes, c'étaient pas des gros trucs. Et puis autrement j'allais au patronage à Saint-Paul. De temps en temps. Et puis on jouait. On était une bande de gamins, et on avait de l'espace pour jouer parce que des deux côtés du boulevard, quand il était fait, il y avait de l'espace. Un jour on était partie rue du Général-de-Gaulle, c'était que du marécage par là. On s'était embourbés là-dedans. Mon père nous avait lavés au jet dans la cour. Et puis je vous dis pas parce que tous les égouts passaient. Parce qu'ici où on se trouve, le Danube longeait le mur et il passe sur le boulevard. Alors c'est fini, ça n'existe plus. Mais quand mon père a demandé le permis pour le jardin à l'époque, la mairie l'avait obligé à faire un mur avec des regards. Pour que les gars de la mairie viennent voir s'il n'y avait pas de problème pour les égouts. Pendant la guerre - j'ai pas connu parce que mes parents m'avaient envoyé, après les bombardements, à Louisfert – les gens venaient sur le Danube, il y avait des planches. Ils passaient pour se mettre à l'abri des bombardements. Ça devait pas sentir bon. Mais valait mieux ça que de recevoir des pruneaux. Il y a deux Allemands qui ont été tués là. Par un souffle de bombe, ils ont été se fracasser la tête contre le mur de l'immeuble.

[0'25"28] – Souvenirs de la guerre 39-45

FB : [Raconte ses souvenirs de la guerre 39-45 quand il était à Louisfert]. Et je me souviens qu'ils ont fait brûler le mannequin d'Hitler en haut de la rue Alsace-Lorraine. Maintenant tout est changé, mais il y avait donc l'hôtel de la place, qu'était tenu par Monsieur et Madame Frot [PHON] et après comme l'immeuble était chancelant, ils ont été expropriés, enfin, on leur a payé, ils sont partis s'installer à Nantes, ils avaient pris l'hôtel de Bretagne je crois à Nantes.

CL : A votre retour, quels étaient les récits, par ceux qui avaient vécu la guerre ?

FB : Les gens en parlaient mais c'est vrai qu'on était gamins. On était élevés dans la haine du boche. Faut le dire, c'est vrai ! Il y a eu des histoires. Renée Grolleau a dû vous en parler. Quand il y avait un décès dans le quartier, il y avait une personne qui faisait la quête pour payer une gerbe. C'est elle qui le faisait et elle avait été quêter quand Monsieur et Madame Druette [PHON] sont morts, ben personne n'a... Y'en a qui ont fait les réflexions à M^{lle} Druette [PHON] parce qu'elle était pas du quartier. Elle connaissait pas l'histoire de ça. Mes parents s'étaient fâchés avec eux. Mais après la guerre, on allait chez eux, bon. Mais mon père s'est fâché un jour parce que Madame Chariot [PHON], la coutellerie, elle avait deux fils, Auguste et René. Et mon père va chercher son journal chez les Druette [PHON] et Mme Chariot [PHON] était là et elle demande des nouvelles de René qui était prisonnier, quoi. Mme Chariot [PHON] dit « *Ils ont rien à manger* », elle plaignait son fils, quoi. Et Monsieur Druette [PHON] avait dit : « Ce n'est pas possible, les Allemands sont des gens qui respectent les lois de la guerre ». Alors mon père s'est fâché, il a foutu son journal à la figure du père Druette [PHON] et puis... bon. Mais ils ont été condamnés à dix ans de privation de droits civiques quand même si j'ai bonne mémoire. Pour sympathie affichée avec les Allemands. Et puis leur fille qui est restée vieille fille, il y avait un officier allemand qui venait chez eux. Elle recevait... Ça faisait jaser. La guerre, ça a posé quelques soucis quand même. Et dans l'immeuble où on habite, la bonnèterie, comme elle était fermée, il y avait le centre des

répartitions de marchandises. Il y avait des tickets. Tout ce que vous achetiez, il fallait des tickets. Et le centre de répartition était là. Et mon père qui avait vu certaines choses, des fonctionnaires qui n'étaient pas clean clean... Quand les Allemands sont partis, mon père a été, il était pas tout seul, il y avait le charcutier plus haut, monsieur Duchêne [PHON], elle existe toujours la charcuterie. Ils étaient allés à plusieurs pour demander des bons d'essence et des bons pour les pneus. Pour pouvoir rouler, aller chercher de la viande vu que les Allemands étaient partis. Et il y avait un fonctionnaire qui avait été là, et mon père avait été le voir. L'autre savait que mon père avait vu. Le type lui dit : « *De toute façon, vous ne me ruinerez pas avant vingt ans* ». Parce qu'il aimait pas mon père. Alors mon père lui a foutu sur la gueule dans le bureau. La Police, Police-secours, tout ça. Puis en fin de compte, ce fonctionnaire-là a fait trois ans de prison quand même.

[0'30"55] – Sorties de jeune homme

FB : Où voulez-vous qu'on aille ? Au bal et au cinéma ! On allait aux bals de nocés. Moi mes parents m'ont laissé sortir de bonne heure. Si j'avais fait l'imbécile, ça se serait pas passé comme ça. Ma mère m'a fait prendre des stages de danse. Elle voulait qu'on sache danser. On allait, avec mon copain qui vit en Espagne maintenant, on allait Passage Pommeraye. Il y avait une personne qui faisait des cours de danse, là. C'était marrant. Et puis autrement, le cinéma. Le vendredi soir, on allait au cinéma. Et puis le samedi, on allait aux bals de nocés. Ça coûtait rien. On allait chez Laheux [PHON], maintenant c'est cassé. Chez Laheux [PHON], ils faisaient des banquets mais le dimanche après-midi, ils faisaient le bal. Alors donc on allait au bal. Mais j'ai pas eu l'occasion d'y aller beaucoup parce qu'après, je suis allé à Paris. Après je me suis engagé. J'ai été quatre ans et demi absent du quartier.

[0'32"21] – Parcours scolaire et formation professionnelle

FB : Mon parcours scolaire il a été bref. Je suis allé à l'école comme beaucoup jusqu'à quatorze ans. Comme j'étais pas en retard à l'école, j'étais en troisième, en classe de comptabilité. A Saint-Pierre, ils faisaient la comptabilité jusqu'en troisième, autrement, il fallait aller ailleurs

CL : Vous ne vous êtes pas posé la question d'être comme votre papa, charcutier ?

FB : Mon père voulait que ses fils – j'ai un frère, soient charcutiers, c'est clair mais autrement, moi j'aurais pas été charcutier, j'aurais été dans l'automobile. Alors, comme l'école c'était quand même pas ma tasse de thé, mon père avait prévu avec le directeur de l'école Saint-Pierre, que ... parce que mon père avait dit : « *Si tu veux être garagiste, tu vas d'abord faire des études d'ingénieur, et après, tu verras. L'automobile, on peut s'en passer, on se passera jamais de manger* ». Il me décourageait un peu. Et il m'avait dit : « *On t'envoie à la Joliverie* ». Mais la Joliverie, c'était le bague. C'étaient les Jésuites à l'époque, l'uniforme. J'ai eu plusieurs copains, Robert Boudeau qu'était boucher dans la rue, et puis si vous étiez collés, ils vous gardaient le dimanche. Moi, Saint-Pierre, déjà, c'était pas facile, alors j'ai dit « *Ouh la la!* ». Alors quand arrive le mois de juin, il [le directeur] arrive à moi, il me dit : « *Toi, c'est arrangé avec tes parents, tu passes en cinquième complémentaire* ». Alors je dis « *Non, non, j'ai changé d'avis, je vais en commercial* ». Il me dit « *A la sortie des cours, tu viens me voir dans mon bureau* ». Il téléphone à mes parents – mes parents étaient dans le commerce et avaient le téléphone, alors ils ont discuté. Et mon père m'a emmené en auto, c'était rare que mon père m'emmène en voiture à l'école, c'était pas la mode. Et mon père me dit : « *Tu es décidé, hein ? Tu fais commercial ? Tu vas pas à la Joliverie ?* ». « *Non, non, non, et puis je ferai charcutier* ». C'est comme ça que ça s'est décidé. Ben à onze ans, il fallait que je me positionne, c'était clair. J'ai donc suivi mon diplôme de comptabilité mais je ne pouvais pas passer mon CAP d'aide-comptable parce que j'étais trop jeune. Alors j'avais un prof de compta, le frère Denis, il me dit : « *Faut que tu t'entretiennes et que tu puisses passer ton CAP quand t'auras 17 ans* ». Si j'avais eu une année de plus, j'aurais pu le passer, mais j'avais pas assez. Ils considéraient que la cinquième, c'était pas une classe de comptabilité, alors qu'on faisait de la compta. Alors le frère m'a donné une école, à Vanves, la CNRT je crois, qui donnait des cours par correspondance. Alors je recevais mes cours, je les renvoyais faits, et ils me les renvoyaient corrigés.

CL : Parallèlement, vous faisiez quoi ?

FB : Charcutier, en apprentissage. Mon père avait été voir le directeur de la Chambre des métiers, Monsieur Jouane [PHON] : « *Mon fils est pas trop mauvais alors à quoi ça sert qu'il aille aux cours ?* » Parce qu'en charcuterie, on avait un cours l'après-midi en semaine, c'étaient les techniques de charcuterie, et autrement, c'était l'instruction générale. Monsieur Jouane [PHON] a dit : « *il viendra la dernière année, les trois derniers mois, vis-à-vis des autres* ». Le lundi après-midi où je devais avoir cours

élémentaire à la Chambre des métiers, je restais ici et je faisais mes devoirs de la CNRT. J'ai passé mon CAP d'aide-comptable et mon CAP de charcutier. [Me montre la photocopie de ses diplômes]. Après je suis allé travailler à Pornic. J'avais travaillé un peu dans une charcuterie à Nantes, à mi-temps chez mes parents, à mi-temps chez un charcutier. C'était pour voir comment ça se passe ailleurs, quoi. Et puis j'ai fait une saison à Pornic, chez Monsieur et Mme Trébuchet [PHON], une très grosse charcuterie. Ici, on faisait pas traiteur, j'ai essayé quand je suis revenu de l'armée mais ça marchait pas. Maintenant, ça marcherait mais à l'époque, c'étaient les côtes de porc, le jambon blanc, le boudin et la saucisse, hein. Le jour du 15 août 58, chez Monsieur et Madame Trébuchet [PHON], j'ai fait 50 litres de mayonnaise [raconte en détail l'anecdote]. De Pornic, je suis allé travailler dans une charcuterie à Paris. Mon frère avait travaillé dans une charcuterie dans un quartier très... beau quartier, dans le 17^{ème}. A côté de l'Avenue des Ternes. Le patron avait deux boutiques. Il avait une boutique rôtisserie et une boutique charcuterie. Là, c'est pareil, à l'époque, il faisait des plats à emporter. Des gens, c'étaient des grosses clientèles, avec des grosses voitures qui venaient quand c'était la période de la chasse. Y'avait des récipients spécifiques pour garder chaud et tout. On mettait ça dans le coffre des voitures américaines parce que des Mercedes, il y en avait pas beaucoup, à l'époque c'étaient plutôt des Américaines. Et puis c'était une très belle clientèle, fallait voir. Enfin, une très belle clientèle, des gens friqués quoi.

CL : On est en quelle année ?

FB : En 59.

[0'40"23] – L'armée

FB : Et je me suis engagé en avril 60. Et je suis revenu, j'ai été libéré en septembre 62.

CL : Alors vous vous êtes engagé parce que c'était une obligation ou c'est vous qui vous êtes... ?

FB : J'avais une copine et je voulais me débarrasser de l'armée parce que ça n'en finissait pas. C'était l'Algérie, ça n'en finissait pas, on n'en voyait jamais le bout, quoi. Alors je disais : « *de toute façon il faudra y aller, alors on y va* ». J'en ai parlé à mes parents. Parce qu'il fallait l'autorisation des parents bien sûr. Je me suis dit : quand j'aurai fini l'armée, la vie sera devant moi.

CL : Alors vous vous êtes retrouvés en Algérie ?

FB : Non, je suis allé à Fréjus et puis, je me suis retrouvé, c'est un truc un peu incroyable... Ça faisait peut-être trois semaines que j'étais dans le centre d'instruction, on était 2500 types incorporés, dans la journée. Ça venait à la gare de Fréjus. J'entends mon nom un matin, fallait se présenter, paquetage, près à partir... je tirais un peu la tête, parce que dans ce métier-là, hein... Alors je me pointe sur la place de rapport et je vois neuf autres gars : qu'est ce qui nous arrive, on n'a pourtant pas fait de conneries ?! Il y a un sergent qui arrive, qui dit : « *Le colonel arrive, il va vous dire ce que vous allez faire* ». Le colonel arrive avec sa jeep, il descend. Garde-à-vous – repos bien sûr, et nous dit : « *Messieurs, vous avez été triés sur le volet pour servir l'État-major et non pour vous faire trouer la peau dans le Djebel* ». Je me suis dit dans ma tête tout seul : « *Tiens c'est pas trop con, ça* ». Puis il dit : « *Vous allez vous présenter* ». Je devais être le sixième, ceux avant moi avaient tous fait de la comptabilité, tous des bureaucrates. Il arrive à moi : « *Qu'est-ce que vous faites dans le civil ?* » « *Charcutier mon colonel* ». Je croyais qu'il allait tomber en syncope. « *Mais qu'est-ce que vous faites là ? J'ai vu votre dossier, vous avez un CAP d'aide-comptable !* » Je lui explique mon petit parcours. Et en fin de compte, on est devenu moniteur dactylo. On formait les dix. Une super planque, pendant trois mois et demi environ. Les gars, ils venaient crapahuter avec leurs casques, leurs machins, pour taper à la machine. Et nous, quand le cours était fini, on allait à la plage à Fréjus. Ça a été une sacrée affaire ! Du coup, il y avait des possibilités de partir à Tahiti [Raconte comment il renonce à y aller parce que ça implique une combine dans laquelle il ne veut pas s'engager]. En fin de compte, je suis pas allé à Tahiti mais à Madagascar.

[0'45"30] – Reprise de la charcuterie familiale

FB : Alors je suis revenu sur Rezé. Avec mes parents, on s'est mis en association de fait. On avait chacun nos comptes. Mes parents m'avaient laissé les fournitures – on fournissait quelques épiceries. Et sinon, le détail, c'est à dire, ma mère et ses deux marchés par semaine, mon père plus marché de Talensac. Donc je me suis inscrit au Registre de commerce le 24 septembre 63. Début d'activité, 14 janvier 63. Donc je suis devenu le patron, enfin, à moitié. Et mes parents ont arrêté le métier en 64, fin 64. Et là, je suis devenu le patron à part entière. On s'est marié le 20 novembre et le 1er janvier, on était les patrons.

CL : Vous avez emménagé tout seul dans la maison ?

FB : Mes parents avaient fait construire une maison route des Sorinières pour leur retraite. Donc ils ont déménagé et moi je suis resté là, et j'ai jamais bougé depuis.

[0'46"54] – L'évolution de son commerce

FB : Quand la mairie a décidé de couper un bout de la rue et que quelques commerçants, ceux du carrefour et quelques-uns de la rue Alsace-Lorraine – y'a que Robert Boudeau [PHON], qu'était boucher dans la rue Félix-Faure, qui m'avait dit : « *François, c'est toi qu'a raison* ». J'ai dit, « *Oui mais les autres...* ». Lui il avait vu le coup, Robert, et puis on était copain, on est du même âge, alors. J'avais dit : si ils nous coupent la rue, je ferme. Je l'avais dit à la mairie. C'est clair, je veux pas rester dans une rue, c'est un mouiroir ! Et c'est ce qui est arrivé. Alors moi j'ai fermé ma boutique. J'en ai parlé à mes parents avant. Là on est en 78-79. Je dis à mon père : « *La boutique c'est pas rentable, ils vont nous couper la rue* ». A l'époque, on travaillait beaucoup avec les gens à la débauche et à l'embauche. Il y avait des débauches le midi, le soir, maintenant c'est fini tout ça. Je lui dis « *Entre le marché le samedi, le marché de Talensac et le marché de la Petite Hollande, je fais autant de recette que la semaine entière dans la boutique. Qu'est -e que je m'emmerde, là ?* » Il me dit : « *Tu as raison* ». Mais je voulais pas fermer sans lui en parler. Ça me paraissait normal. Parce que moi, il m'avait fait donation du fonds et de l'immeuble mais moyennant une rente à vie. C'est normal, il fallait bien qu'ils vivent aussi parce que les retraites de commerçants, c'est pas terrible. C'est toujours pas terrible, mais à l'époque, c'était pas terrible du tout. Alors mes parents avaient fait construire une charcuterie à mon frère rue de la Chesnaie, qui devait payer une rente à vie. Après mon frère est parti comme patron de Leclerc, ça c'est autre chose. Il a pris une filière que moi, j'avais pas envie de prendre. C'est lui qui a eu raison question finances. Donc je pouvais pas me permettre de fermer sans leur dire.

CL : Donc la boutique a fermé ?

FB : Elle a fermé. Nous on faisait les marchés. L'été, on faisait huit marchés par jour. Alors j'avais monté un entrepôt à Bouguenais où j'avais mes huit camions de magasin. Et je faisais le marché de Talensac aussi, alors... Et puis la boutique, ça m'enquiquinait parce qu'il fallait du matin jusqu'au soir, des horaires pas possibles. En plus, les salaires ont quand même beaucoup monté. Et à l'époque, les charges, y'en avait pas pratiquement sur les salaires. C'était rien du tout. Déjà, dans les années 71, ça a commencé à monter, 70-75. Alors on était obligé de mettre une apprentie. Mais une apprentie, vis-à-vis, de la clientèle, pour une clientèle de boutique, ça sait pas parler au client, ça sait pas... Parce qu'une vendeuse à temps complet, c'était pas rentable.

CL : Vous avez été le premier à fermer ?

FB : Il y a des commerces qui avaient changé mais je crois qu'on a dû être les premiers à changer. J'ai pas fermé dès le jour où ils ont coupé la rue, j'ai peut-être fermé 4-5 mois après : on avait perdu la moitié du chiffre ! D'ailleurs c'est comme ça que des gens comme Bernard Armand, et d'autres, se sont cassé la gueule. Après, il y en a un, Tuteur [PHON] on l'appelait, qui tenait le bureau de tabac au-dessus, là, en face la rue Vigier, lui il m'a dit un jour « *Brunet, c'est toi qui avais raison, hein !* » La boulangère, pareil, elle m'a dit : « *Si on avait su, on vous aurait écouté* ». [Parle des commerçants du carrefour, beaux-parleurs]. Alors, ceux qui ont réussi à tenir rue Félix-Faure, il y avait le boucher. Maintenant c'est un magasin de fringues. C'est lui qui tenait sa boutique. C'était un gars, il faisait vraiment que de la boucherie, et puis il s'était mis après à faire un peu de charcuterie pour gonfler un peu le chiffre. Robert Boudeau [PHON] a fait pareil. Les gars, il fallait qu'ils trouvent des choses en plus pour y arriver. Et puis nos clients, ils nous retrouvaient sur le marché de Dos-d'âne, ceux qui voulaient acheter de la charcuterie de chez Brunet, le marché de Pont-Rousseau.

CL : Est-ce que vous aviez des engagements, en tant que commerçant, habitant... ?

FB : Je ne me suis jamais occupé de quoi que ce soit. Les gens de l'AEPR, ils venaient pour me demander quelque chose, une remorque, je le faisais. Mais non, je n'ai jamais fait partie d'associations. D'abord, je vais vous dire, j'avais pas le temps. Je commençais le matin de très bonne heure, je finissais le soir pas de bonne heure. On travaillait du lundi au samedi soir.

[0'53"38] – Formation de sa femme au métier de la charcuterie

CL : Et votre femme, elle travaillait à la boutique avec vous ?

FB : Ma femme, elle était pas du tout dans le job, elle était secrétaire chez un toubib, alors c'était pas pareil. Mon frère avait ouvert le magasin au château de Rezé quand ça a ouvert en 64. Parce que mes parents l'avaient installé rue de la Chesnaie, ça a été rasé, mon frère a fait un immeuble là-dessus, il y a quinze-seize ans. C'est lui qui avait créé le magasin de boucherie-charcuterie au château de Rezé. Et ma femme, je voulais pas qu'elle apprenne à la maison. Parce que je me suis dit, après, avec le personnel, parce qu'on commence à avoir un peu de personnel. Parce que quand je suis revenu de l'armée, j'ai grossi l'affaire. J'ai contacté des boucheries, des épiceries et puis je me retrouvais avec pas loin d'une centaine de ce qu'on appelait des dépôts, des clients de gros. Et puis je faisais des fournitures, je travaillais avec les Galeries Lafayette, avec les Dames de France, j'avais grossi l'affaire. On avait déjà une quinzaine de personnes. Je voulais pas que ma femme vienne en apprentie, que des gens du personnel lui montrent à travailler. Alors j'avais demandé à mon frère si il pouvait la prendre au Château pour apprendre le métier. Alors elle a quitté chez le docteur Mazon [PHON] qu'était pas content d'ailleurs. Parce que c'était la mode à l'époque que les femmes rentrent dans le métier. Maintenant, ça serait peut-être plus pareil, mais à l'époque, pratiquement toutes les femmes de boucher ou de charcutier lâchaient leur métier et c'était pas toujours la bonne solution. On a des amis, ils se sont séparés, elle, elle a été coiffeuse. Elle a arrêté son métier de coiffeuse pendant plus de cinquante ans, c'est foutu. C'est pas évident. Et après, ma femme s'est mise charcutière. Elle a fait le magasin et puis elle s'est mise à faire les marchés parce que c'était plus rentable [Revient sur la rentabilité du marché par rapport à la boutique].

[0'56"32] – Les investissements dans l'immobilier

FB : Après, les services véto ont commencé à me demander de faire la chaîne du froid. Alors j'ai commencé à leur dire que je le ferai pas. Ils voulaient m'obliger à le faire mais ça me faisait faire des investissements à cinquante ans qui étaient bien trop lourds. Alors comme j'avais acheté du bien, un jour je me suis dit, ben j'arrête. Et on a arrêté la charcuterie comme ça. J'avais cinquante ans. Mais on n'a pas été retraité comme ça. On a fait autre chose après. Là, ici, je voulais faire une promotion immobilière, c'est là que j'ai connu le maire actuel, Retière. Parce qu'il était adjoint à l'urbanisme. On a fait la commercialisation et tout ça, mais ça s'est mal passé. On n'a pas eu assez de réservations. On avait 48 logements, 4000 m² de plancher, ça fait du monde. Alors j'ai essayé, j'ai pas voulu prendre le risque parce que j'avais un de mes collègues, un gars qu'était en boucherie, aux abattoirs [raconte la mésaventure d'un homme qui a perdu tout son argent dans une promotion immobilière]. Alors l'architecte me dit : « *On rase, on commence à construire et après les gens vont acheter* ». Je dis non, non, non. Les banques m'avaient dit, on part si vous avez la moitié de réservations. Si j'avais eu 24 ou 25, d'accord, mais je me retrouve avec huit. Alors j'ai remboursé l'argent qu'ils avaient avancé, parce qu'ils achetaient sur place et ça s'est arrêté là. Alors du coup, après, j'ai eu quelqu'un qui a voulu m'acheter, qui s'appelait Le Home Atlantique. Et puis le Home Atlantique, la cabane est tombée sur le chien, donc ils ont pas honoré leur compromis. Et eux ils avaient déjà déposé les plans [raconte les détails de l'affaire avec la mairie].

Après la charcuterie, vous avez voulu vous lancer dans l'immobilier ?

FB : C'était parce que je me disais que là, il y avait peut-être un potentiel. J'avais connu Cutuli [PHON] qui avait fait fortune dans l'immobilier [détaille l'aventure immobilière de Monsieur Cutuli [PHON], ancien boucher qui a investi dans l'immobilier avec succès, conseillé par son notaire qui lui a dit de faire faire un immeuble rond-point de Rennes plutôt qu'une maison particulière pour lui]. Alors pour finir avec mon histoire, quand j'ai vu que... et puis les promoteurs, ça coûte cher... j'avais raconté un jour à Jacques Floch et Gilles Retière, qu'il y a un mec qui m'a marqué sur mes panneaux : « *Halte aux profiteurs de l'immobilier* ». Ces cons-là, s'ils savaient que j'ai bouffé un million sept cent mille... [rire]. Alors il y a des promoteurs qui sont venus mais qui me proposaient des prix ridicules. Alors je me suis décidé, j'ai dit : on rénove tout l'immeuble et puis on fait des locations. Si bien que là, il y a six logements, plus le mien, plus le PMU. On est huit occupants, il est très rentable cet immeuble.